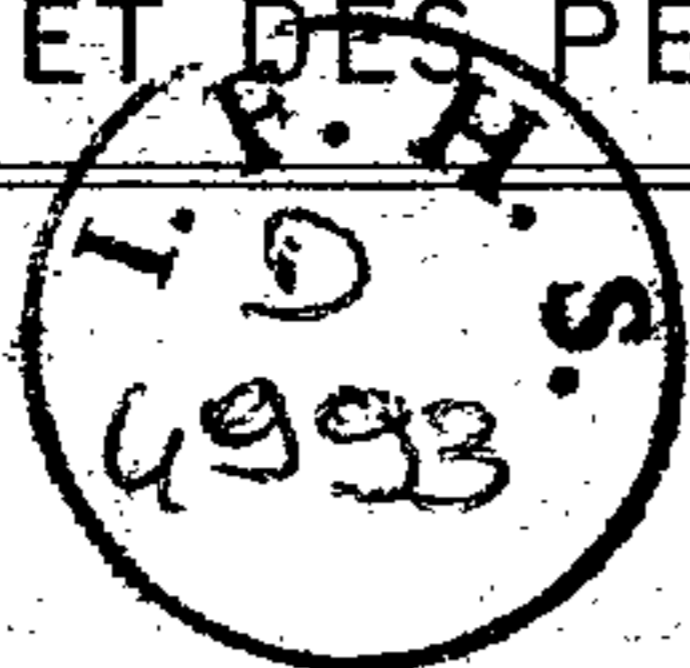
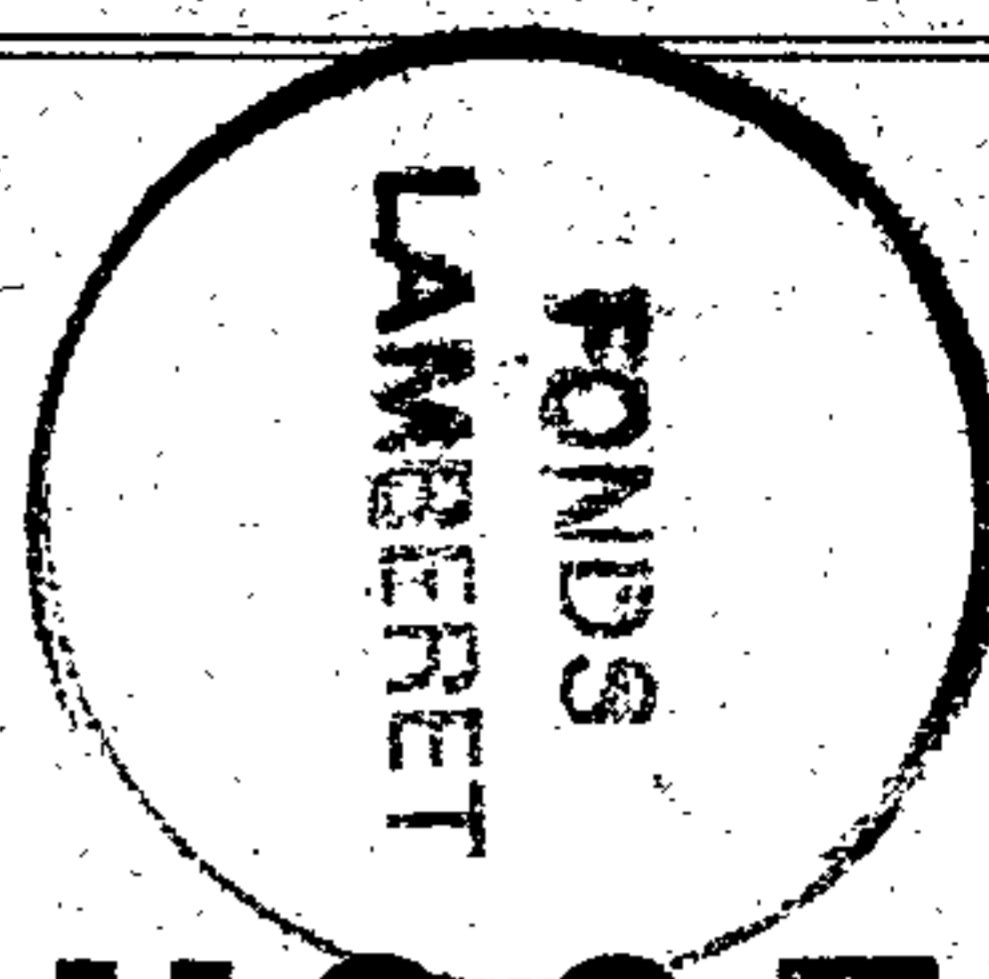


SOCIÉTÉ DES AMIS DU PEUPLE RUSSE
ET DES PEUPLES ANNEXÉS

N° 8



UNE



BASTILLE RUSSE

LA FORTERESSE DE SCHLÜSSELBOURG

PAR

Eugène PETIT

Avocat à la Cour d'appel

(Conférence faite à Paris le 30 juin 1906)

—
Prix : fr. 0.10
—

Au Siège de la Société :

Rue de la Faisanderie, 89, PARIS (16^e)

—
JUILLET 1906

PUBLICATION PÉRIODIQUE

D
4993

EXTRAIT DES STATUTS

ARTICLE PREMIER. — La Société des Amis du Peuple Russe et des Peuples annexés a pour but de constituer un centre permanent d'informations exactes sur l'état des choses en Russie.

ART. 2. — Elle se propose d'employer comme moyen d'action les conférences, réunions, causeries, communications contrôlées et puisées aux sources autorisées.

ART. 3. — La Société comprend :

- 1° Des membres à vie;
- 2° Des membres honoraires;
- 3° Des membres effectifs;
- 4° Des membres adhérents.

Les membres à vie doivent verser une somme unique de cent francs. Les membres honoraires versent annuellement une somme d'au moins vingt-cinq francs. Les membres effectifs, une somme d'au moins dix francs et les membres adhérents, une somme d'au moins un franc.

Les adhésions ne sont définitives qu'après la ratification du Comité de direction.

Tous les membres de la Société sont également appelés à participer à l'Assemblée générale.

ART. 5. — La Société est administrée par un Comité de direction composé de dix-huit membres élus par l'Assemblée générale.

Les membres démissionnaires et décédés dans l'année sont remplacés par le Comité de direction.

Le Comité ainsi reconstitué est renouvelé par tiers annuellement. Les membres sortants sont rééligibles.

LE COMITÉ CENTRAL :

Anatole FRANCE, de l'Académie française, *président*.

M^{mes} MÉNARD-DORIAN;

Jean PSICHARI;

A.-Emile ZOLA, *vice-présidentes*.

Ch. ANDLER, chargé de cours à la Sorbonne.

Docteur Auguste BROCA.

F. BRUNOT, professeur à la Sorbonne.

André CHEVRILLON.

Armand DAYOT, inspecteur des Beaux-Arts.

M^{me} Camille FLAMMARION.

Louis HAVET, de l'Institut.

M^{me} Louis HAVET.

J.-P. LANGLOIS, professeur à la Faculté de Médecine.

Paul MÉNARD-DORIAN.

Octave MIRBEAU.

Paul PAINLEVÉ, de l'Institut.

Jean PSICHARI, directeur d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes.

Ch. SEIGNOBOS, maître de conférences à la Faculté des lettres.

M^{me} SÉVERINE.

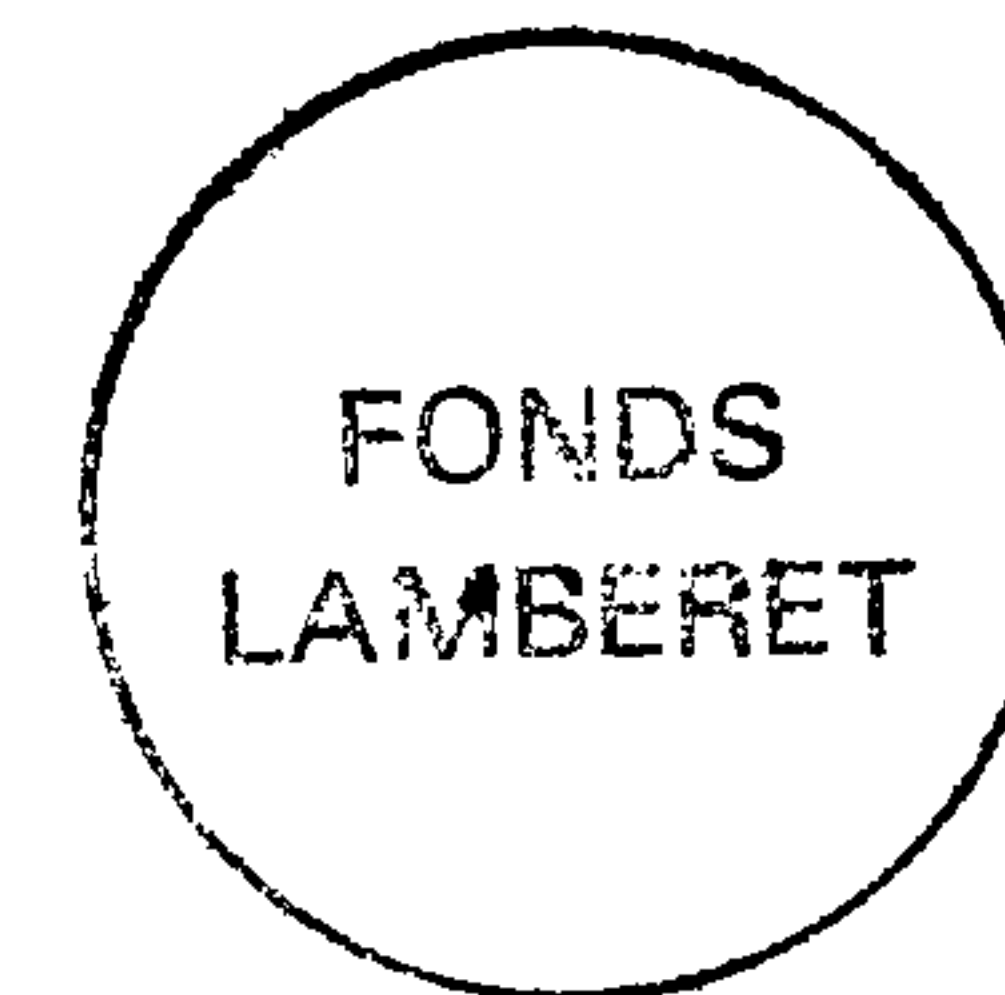
STEINLEN.

Secrétaire général :

Pierre QUILLARD, rédacteur en chef de « L'EUROPÉEN ».

Secrétaire adjoint :

André MATER.



UNE BASTILLE RUSSE

LA FORTERESSE DE SCHLÜSSELBOURG

MESDAMES, MESSIEURS,

Nikolaï Pétrovitch Starodvorsky fut enfermé dans la forteresse de Pierre et Paul, à Saint-Petersbourg, au mois d'avril 1884; il est sorti de la forteresse de Schlüsselbourg il y a quelques mois. Il avait 21 ans. Il en a 43.

Je trahirais ses intentions, si je me proposais la tâche facile d'éveiller en sa faveur votre sympathie ou votre compassion.

Lui ne compte pas. Il n'est qu'un, entre beaucoup d'autres.

Mais ce qui compte, ce qu'il veut, ce qu'il faut que l'on connaisse en France, c'est le régime pénitentiaire, barbare jusqu'à l'atrocité, qui, de la détention dans certaines prisons politiques russes, fait une lente agonie, et réalise cette chose monstrueuse : un supplice pire que la mort.

Starodvorsky est ici parce qu'il fut témoin, l'un des rares témoins qui sortirent vivants et libres de Schlüsselbourg.

Et, ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu, je vais vous le dire.

* * *

Mais d'abord, pourquoi fut-il arrêté, condamné, enfermé?

Je ne puis vous l'expliquer sans rappeler brièvement un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de la Révolution russe, en même temps qu'il fut un des plus caractéristiques de la tactique de provocation coutumière à la police dans ce pays.

La « Narodnaïa Volia ». — Le 10 mars 1881, quelques jours après l'avènement au trône de l'empereur Alexandre III, le « Comité exécutif » du Parti révolutionnaire de la *Narodnaïa Volia*, c'est-à-dire de la

Volonté du Peuple, notifiât au nouveau souverain, dans une lettre ouverte, les conditions auxquelles ce parti consentirait à mettre fin à la lutte sans merci qu'il avait engagée pour la conquête de la liberté politique.

Ces conditions étaient au nombre de deux : 1^o amnistie pour tous les attentats politiques passés; 2^o convocation d'une Assemblée constituante élue au suffrage universel dans des conditions assurant la sincérité des votes.

« Il n'y a pas d'autre moyen, disait la lettre, de faire entrer la Russie dans la voie d'un développement régulier et pacifique.

» Nous déclarons solennellement devant notre pays et devant le monde, que notre parti se soumettra sans réserve à la décision de l'Assemblée du Peuple... et s'interdira dorénavant toute action violente contre le gouvernement que cette assemblée aura consacré. »

Et la lettre concluait : « Que votre Majesté décide. Deux chemins s'ouvrent devant Elle. Il lui appartient de choisir... »

Par cette démarche, la *Narodnaïa Volia*, faisant provisoirement crédit au nouveau souverain, tenait à proclamer qu'elle était prête, comme elle l'avait toujours été, à renoncer aux moyens de lutte violents dont l'emploi lui répugnait, pourvu que le Tsar fit l'essai loyal d'un régime de liberté politique et se décidât enfin à répondre aux plaintes de son peuple, autrement que par le fouet des cosaques, les arrestations en masse, les fusillades, la prison, le gibet.

Il parut à Starodvorsky que les exigences ainsi formulées par la *Narodnaïa Volia* étaient l'expression même de la justice; et la lecture de la lettre que je viens de vous faire connaître déterminâ son adhésion à ce parti.

Le Tsar, lui, décida que rien ne serait changé à l'ordre de choses établi.

A l'instigation des partisans fanatiques de l'absolutisme, Pobiédonostzeff, le comte Dmitri Tolstoï, le comte Stroganoff, le gouvernement impérial opta pour la politique de répression à outrance qui allait être suivie durant le règne entier d'Alexandre III.

Cinq exécutions capitales, dont celle d'une femme, Sophia Pérovskaja, en marquèrent le début; on continua par des perquisitions, des arrestations, des déportations en masse, enfin, notamment, à Kiev, à Iékatérinoslaw et à Odessa, en 1882, par ce dérivatif traditionnel et sanglant où de récents exemples vous ont rappelé que la police russe excelle : les *pogromes* antisémites.

A l'activité du Gouvernement, répondit fatalement celle de la *Narodnaïa Volia*; décimée, elle reconstituait ses sections locales, créait, pour l'impression de ses publications de propagande, des typographies clandestines, gagnait à sa cause plus de cinq cents officiers des armées de terre et de mer. Bref, par ses efforts acharnés, elle ébranlait le régime autocratique dont nous voyons, maintenant, se précipiter chaque jour l'effondrement.

La trahison de Diégaëff. — Une chose survint que la *Narodnaïa Volia* n'avait pas prévue : la trahison.

Parmi les membres les plus intelligents, les plus actifs et les plus sûrs du parti, se trouvait Serge Diégaëff. Ancien officier d'artillerie, entré dans la *Narodnaïa Volia* depuis plusieurs années, il y connaissait beaucoup d'hommes et beaucoup de choses.

Diégaëff, homme de valeur, imaginatif, ambitieux, était mécontent de la situation qu'on lui faisait dans le parti; il se plaignait qu'on méconnût ses services; il se jugeait digne d'être admis dans l'organisation centrale du parti, dans le « Comité exécutif » même.

On lui objectait qu'il n'avait pas encore donné de gages suffisants de son dévouement à la cause révolutionnaire.

Il fit de son mieux pour en fournir.

Par malheur, en décembre 1882, Diégaëff fut arrêté à Odessa pour avoir organisé dans cette ville une typographie révolutionnaire clandestine.

C'était pour lui la condamnation certaine aux travaux forcés, la condamnation probable à pis encore peut-être : car l'article 249 du Code pénal russe punit de mort le seul fait d'appartenir à une association telle que la *Narodnaïa Volia*.

Or, si Diégaëff avait les qualités que j'ai dites, il était aussi d'une moralité fragile et très médiocrement brave.

Quand il se vit en prison, un vertige d'épouvante le saisit à la pensée de la peine qui le menaçait.

C'est alors que surgit devant lui un des hommes les plus vils, mais un des policiers les plus éminents que jamais le gouvernement russe ait eus à son service, Guéorgiy Porphyriévitch Soudéikine, chef de la police de sûreté.

Sous un régime de monarchie absolue, on en vient par une pente fatale, à tout attendre de la police, depuis la sécurité personnelle du souverain, jusqu'à la solution des questions sociales.

Aussi, les talents de Soudéikine étaient-ils fort appréciés à la Cour, où sa personne n'inspirait d'ailleurs que crainte et répulsion.

Son chef immédiat, bien fait pour le comprendre, M. de Plehwe, alors à la tête du département de la police, ne lui ménageait pas les éloges : « Votre vie, aimait-il à lui dire, est, après celle de l'Empereur, la plus précieuse pour la Russie ».

Mais son chef suprême, le comte Dmitri Tolstoï, ministre de l'Intérieur, maintenait énergiquement Soudéikine à son rang de policier, et s'était toujours opposé à ce qu'il eût une entrevue personnelle avec l'Empereur. Soudéikine ne le lui pardonnait pas.

Il le haïssait de toute la force de son ambition déçue : en cinq ans de services, marqués par les plus brillants succès, Soudéikine n'avait pu parvenir, du grade de capitaine, qu'à celui de lieutenant-colonel de gendarmerie. C'était trop peu à son gré.

Aigri, décidé à tout pour déblayer le terrain devant lui, l'aventurier

brutal et sans scrupules qu'il était, guettait les hommes, les circonstances et l'heure dont il profiterait pour mettre à exécution un plan, prodigieusement cynique et perfide, qu'il avait conçu.

Ce plan, voici quel il était :

Puisqu'on méconnaissait ses services passés, il lui fallait, une fois encore, par un coup de filet magistral où seraient pris les principaux chefs de la *Narodnaïa Volia*, montrer à l'Empereur son savoir-faire. Puis, sous quelque prétexte, lui, Soudéikine, prendrait un congé provisoire. L'on verrait alors, par des faits, que lui seul était capable de tenir les révolutionnaires en respect : le comte Tolstoï, ministre de l'Intérieur, serait assassiné.

Epouvanté, l'Empereur, craignant pour sa propre vie, rappellerait Soudéikine : celui-ci ferait ses conditions ; puis il arrêterait les meurtriers du comte, d'autant plus aisément qu'il les connaîtrait à merveille. Après cet exploit, il prendrait sa retraite, avec le grade, espérait-il, de général-major. Alors, on verrait mieux encore : M. de Plehwe et le grand-duc Wladimir seraient assassinés à leur tour. Soudéikine apparaîtrait désormais comme le sauveur indispensable : des pouvoirs dictatoriaux lui seraient confiés, il serait le maître enfin !

Mais, pour pouvoir ainsi, à son gré, à son heure, déchaîner les attentats, en arrêter les auteurs, il lui fallait quelqu'un qui eût en sa main les révolutionnaires, comme lui-même avait la police.

Ce complice introuvable, il sut le deviner, le découvrir, ce fut Diégaëff.

Que se passa-t-il exactement entre ces deux hommes, lorsque Soudéikine vint trouver Diégaëff dans la prison d'Odessa ? Diégaëff, qui vit encore, est seul à le savoir.

Sans doute, Soudéikine n'eut garde de lui dévoiler dès l'abord, le plan machiavélique dont il devait plus tard lui faire la confidence. Mais, pour amener Diégaëff à entrer dans ses vues, c'est-à-dire à trahir les révolutionnaires, il avait un moyen sûr avec un tel homme : la peur.

Diégaëff, en prison, n'était pas de taille à se mesurer avec un aussi redoutable adversaire. Il succomba. Il promit de trahir, pour avoir la vie sauve et la liberté.

Bientôt après, Soudéikine faisait en sorte que Diégaëff pût s'évader de la prison d'Odessa.

Sans défiance, les camarades de Diégaëff l'accueillirent à bras ouverts. Tout ce qu'il ignorait encore dans l'organisation de la *Narodnaïa Volia* lui fut dévoilé.

Alors, il se mit à sa sinistre et honteuse besogne.

En février 1883, il provoque l'arrestation, à Kharkoff, du seul membre du Comité exécutif qui fût alors en Russie, d'une femme, Véra Figner : nous la retrouverons à Schlüsselbourg. Une multitude d'autres arrestations suivent : deux cents officiers sont pris en six mois, deux d'entre eux sont pendus, le troisième fusillé, les autres emprisonnés ou déportés.

À Saint-Petersbourg, où Diégaëff vient ensuite, il organise des typographies clandestines, et des groupes de jeunes gens, que, sur ses indications, Soudéikine fait ensuite arrêter.

Tout, en quelques mois, dans la *Narodnaïa Volia*, n'est plus que désastres et que ruines.

Mais, bientôt, Diégaëff sent, dans ce parti, les soupçons naître, grandir, se préciser : le cercle se resserre autour de lui ; une seconde fois, il craint pour sa vie.

Alors, il passe à l'étranger, y rencontre des membres du Comité exécutif ; il se voit découvert, il avoue, et dévoilant le plan de Soudéikine, il propose au Comité de s'associer à son exécution.

Le Comité exécutif refuse avec indignation cette collaboration policière et met Diégaëff en demeure de choisir entre sa propre vie et celle de Soudéikine.

Diégaëff s'engage à tuer Soudéikine.

Le Comité exécutif le laisse repartir pour Saint-Petersbourg ; mais un des membres les plus éminents du parti, Hermann Lopatiné, l'accompagne avec mission de le surveiller étroitement.

La mort de Soudéikine. — C'était, de la part de Diégaëff, semble-t-il, une entreprise bien téméraire que d'attenter à la vie d'un homme aussi avisé, aussi méfiant et aussi bien gardé que Soudéikine.

Mais, par une sorte de fatalité, de justice immanente, ce policier exceptionnellement habile, ce provocateur cynique allait être victime de son propre cynisme, de sa propre habileté. Le plan qu'il avait conçu et que je vous ai exposé, Diégaëff venait de l'aider à en réaliser triomphalement la première partie. Après un pareil service, Soudéikine donna à Diégaëff toute sa confiance : c'est ce qui le perdit.

Il s'agissait maintenant de poursuivre l'exécution de ce plan : Soudéikine, défenseur et sauveur méconnu du Tzar, allait se retirer.

Quel prétexte trouver pour justifier cette retraite provisoire ?

Soudéikine avait, par profession, l'imagination fertile : il convint avec Diégaëff que celui-ci organiserait contre Soudéikine lui-même un attentat simulé.

Tel jour, à telle heure, dans le parc Pétrowsky, Soudéikine passerait : Diégaëff, posté sur sa route, le blesserait très légèrement d'un coup de revolver. Les précautions seraient prises, bien entendu, pour que Diégaëff pût s'enfuir sans être arrêté.

Cet attentat avait, dans la pensée de Soudéikine, un triple avantage : il montrerait que les révolutionnaires le tenaient pour leur plus redoutable ennemi, et qu'ils avaient juré sa perte ; le prétexte d'une retraite provisoire, durant laquelle un attentat serait organisé par lui et Diégaëff contre le comte Dmitri Tolstoï ; enfin, Diégaëff lui avait laissé entendre qu'on le soupçonnait de trahison dans le parti révolutionnaire : Soudéikine comptait qu'un attentat contre lui-même ne man-

querait pas de réhabiliter aux yeux des révolutionnaires son précieux agent.

Tous les détails de l'attentat simulé furent minutieusement étudiés. Diégaeff tirait fort bien au revolver : cependant, Soudéikine, qui allait jouer le rôle délicat de cible, tenait à ce qu'il tirât encore mieux. A cet effet, dans un appartement où Diégaeff logeait aux frais de la police, il s'exerçait fréquemment à tirer en prenant pour but un gros dictionnaire grec ; et Soudéikine venait en personne s'assurer qu'il visait bien.

Il semblait donc qu'il fût sur le point de se livrer lui-même aux coups de Diégaeff.

Mais un beau matin, Soudéikine fut pris d'inquiétude sur l'issue de l'aventure. Il déclara d'abord à Diégaeff que, toutes réflexions faites, une blessure, même légère, pourrait avoir des conséquences fâcheuses ; qu'en tout cas, il préférerait s'arranger de manière à se blesser lui-même, pour plus de sûreté. Bref, il hésitait.

C'est alors que Diégaeff résolut de tuer Soudéikine dans cet appartement même où le chef de la police était venu assister plusieurs fois à ses exercices de tir, et que même il lui avait emprunté pour des rendez-vous amoureux.

La *Narodnaïa Volia*, à qui l'expérience de la prison d'Odessa avait appris qu'il était dangereux de laisser Diégaeff seul dans les moments difficiles, délégua spécialement deux de ses membres pour être présents, mais invisibles, dans l'appartement : Konachévitch et Starodvorsky.

Le 16 décembre 1883, Soudéikine rendait visite à Diégaeff... et celui-ci tint l'engagement qu'il avait pris.

La mort mystérieuse de Soudéikine eut un énorme retentissement.

Mais, lorsqu'après une longue enquête, le colonel de gendarmerie Strakhoff, qui dirigeait l'instruction, eût démêlé la ténébreuse intrigue ourdie par Soudéikine, ce cri du cœur lui échappa : « Un chien doit mourir comme un chien ! » Telle fut l'oraison funèbre de Guéorgiy Porphyriévitch Soudéikine.

Je tiens à ajouter que cette invraisemblable histoire est rigoureusement vraie, ainsi qu'il résulte tant des aveux de Diégaeff, que de l'enquête judiciaire dont je viens de parler.

Tandis que Diégaeff fuyait en Amérique, où il vit encore, Starodvorsky, resté en Russie, était arrêté quelques mois plus tard et compris dans le procès dit des « Vingt et un » parce que vingt et un membres ou prétendus membres de la *Narodnaïa Volia* y comparurent.

La forteresse de Pierre et Paul. — Alors commencèrent pour lui, en attendant le jugement de son affaire, trois années de détention *préventive*.

J'insiste sur ce mot, car il faut savoir que contrairement à ce qu'exige la plus élémentaire justice, cette détention, pour les condam-

nés politiques tels que lui, ne vient pas en déduction de la peine définitivement prononcée, mais s'y ajoute.

Cette détention préventive, lui et ses camarades la subirent à Saint-Pétersbourg dans la forteresse de Pierre et Paul, dont les parties affectées aux détenus politiques portent les noms tristement célèbres de « Ravelin d'Alexis » et de « Bastion Troubetzkoï ».

Le « Ravelin d'Alexis », ainsi nommé parce que Pierre-le-Grand y fit enfermer, torturer et mourir son fils, le tzarevitch Alexis, est une sorte de fortin triangulaire, détaché en aval de la forteresse principale ; il s'élève comme elle au milieu des eaux de la Néva, en face le Palais d'Hiver.

« C'est, dit Polinavoff, — un de ceux qui y furent enfermés, — l'endroit le plus sombre de la sombre forteresse de Pierre et Paul. »

Nul bruit n'y pénètre, hormis celui des cloches de l'église voisine, où sont les tombeaux des empereurs, et dont, à midi et à minuit, le carillon sonne l'hymne « Dieu protège le Tsar ! » pour l'édification et la consolation des prisonniers.

Les dix-neuf cellules du Ravelin, qui se trouvent à peine au-dessus du niveau du fleuve et aux murs desquelles suinte l'humidité, sont autant d'autres tombeaux obscurs.

Sous leur plancher de bois moisi, pullulent des légions de rats, qui les envahissent pour échapper à la noyade lors des crues de la Néva.

Une des prévenues politiques qui furent enfermées à la forteresse, Iakimova, avait avec elle l'enfant qu'elle nourrissait : il lui fallait veiller nuit et jour pour que cet enfant ne fût pas dévoré par les rats.

Du régime pénitentiaire en vigueur au Ravelin d'Alexis, je ne vous dirai rien : il est presque identique à celui que nous allons retrouver à Schlüsselbourg.

Je vous dirai un chiffre seulement : le 31 mars 1882, à la suite d'un précédent procès politique, 7 des condamnés furent internés dans le Ravelin d'Alexis ; deux ans plus tard, 5 d'entre eux étaient morts !

Starodvorsky lui-même, en dépit de sa vigueur physique exceptionnelle, n'a point passé impunément par la forteresse de Pierre et Paul : il y a longtemps été malade du scorbut. De plus, lorsque, au bout de trois ans, il comparut devant ses juges, le redoutable régime de l'isolement et du silence absolu avait fait son œuvre : il était devenu presque incapable d'articuler une parole.

Lui et ses camarades furent jugés, ai-je besoin de le dire, non par un tribunal de droit commun, mais par un tribunal d'exception, par une cour martiale.

Sur 21 accusés, tous âgés de 20 à 30 ans, hormis Lopatine, qui en avait 41, 14, dont Starodvorsky, furent condamnés à mort.

On les interna de nouveau à la forteresse de Pierre et Paul, où, durant deux semaines, ils attendirent chaque jour leur dernier supplice.

Au bout de ce temps, ils furent informés que leurs peines étaient commuées, — celle de Starodvorsky en travaux forcés à perpétuité.

Les multiples condamnations à la peine capitale n'avaient eu pour objet que de fournir au Tzar de multiples occasions d'exercer sa clémence.

Cette clémence, nous allons voir ce qu'elle valait.

La forteresse de Schlüsselbourg. — De la forteresse de Pierre et Paul à la forteresse de Schlüsselbourg, leur nouvelle demeure, — pour beaucoup, leur dernière demeure, — les prisonniers sont transportés par un bateau qui remonte le cours de la Néva.

Pour les convois nombreux, ce bateau est une sorte de prison flottante, avec, à droite et à gauche, une série de cellules complètement isolées l'une de l'autre : un à un, les mains et les pieds ferrés de lourdes chaînes, les prisonniers y sont amenés, de façon qu'ils ne puissent voir ni connaître d'aucune manière aucun de leurs compagnons de captivité.

En les débarquant, — cette coutume fut appliquée à partir de 1902, — on leur bande les yeux : puis ils se sentent saisis sous les bras, soulevés par des mains vigoureuses et conduits, presque portés, sans qu'ils sachent où. Melnikoff, l'un des compagnons de Starodvorsky, lui dit qu'il s'imagina de très bonne foi, à ce moment, qu'on allait le jeter à l'eau ou dans quelque oubliette. Le prisonnier n'est débarrassé de son bandeau et de ses chaînes qu'une fois dans sa nouvelle cellule.

La forteresse de Schlüsselbourg s'élève, à 54 verstes par bateau de Pétersbourg, sur un îlot du lac Ladoga, en face du point où la Néva sort de ce lac. Sa construction remonte au XIV^e siècle.

En 1702, Pierre-le-Grand la prit d'assaut sur les Suédois qui s'en étaient emparés au début du siècle précédent.

Depuis lors jusqu'en 1905, elle a toujours servi de prison politique.

Voici l'aspect de cette forteresse : autour, le mur d'enceinte haut de dix mètres, épais de quatre, qui semble s'élever des profondeurs du lac. Une seule entrée, fermée d'une double porte. A l'intérieur, une église, puis la grande cour de la prison : un mur de huit mètres de haut la sépare du reste de la forteresse. Dans ce mur, une porte de fer. Isolée dans l'angle le plus reculé, derrière une autre muraille massive, s'élève la vieille prison, bâtiment d'un seul étage ; c'est du côté du mur d'enceinte que sont percées les fenêtres des dix cellules qu'elle renferme : le mur étant deux fois plus haut que la prison et très rapproché, jamais un rayon de soleil n'a atteint ces fenêtres, d'ailleurs très petites.

Les cellules, humides et obscures, sont comparables à celles du Ravelin d'Alexis.

Derrière la vieille prison, une petite cour, où eurent lieu, ces années dernières, les exécutions capitales des condamnés politiques.

Elle est au pied d'une tour, où Pierre-le-Grand fit enfermer, durant plusieurs années, la tzarine Eudoxie Lopoukhine, sa première femme.

En face, une casemate où, sous Catherine II, le tzar Iohann Antonovitch, qui y était enfermé, fut égorgé par ses geôliers.

Les traditions historiques de la maison, vous le voyez, sont rassurantes.

La prison dite « Prison nouvelle » fut achevée en 1884 et comporte 40 cellules, qui ne tardèrent pas à être remplies.

De 1884 à 1905, il est entré à Schlüsselbourg, 59 prisonniers politiques, suivant les uns ; d'après Starodvorsky, dont les renseignements sont les plus complets et les plus sûrs, 66 : il y a certains prisonniers sur le sort desquels on n'est pas bien fixé.

Je vous dirai plus tard combien en sont sortis, combien ont pu survivre au régime pénitentiaire dont je ne vais, par des paroles, vous donner qu'une bien faible idée.

Le régime cellulaire à Schlüsselbourg. — Ce régime est celui de la détention cellulaire et de l'isolement absolu.

Mais d'abord, ces condamnés politiques auxquels la loi russe réserve déjà la peine de mort, qui n'existe pas pour les crimes de droit commun, est-il vrai qu'elle ait en outre institué spécialement à leur intention le régime de l'isolement à perpétuité ?

Non. Qui donc l'a créée ? L'Administration.

Un forçat politique envoyé dans les prisons ou dans les mines de Sibérie, s'il avait été condamné à perpétuité, ne passerait en réalité que 13 ans en prison : il serait ensuite embrigadé dans ce qu'on nomme les « Compagnies libres », où il jouirait du droit d'aller et venir, de se marier, de posséder un avoir propre, etc. Il bénéficierait en outre des réductions de peine que comportent parfois les manifestes du Tzar.

A Schlüsselbourg, rien de pareil. Tout est exception. Il n'y a qu'un seul manifeste dont le bénéfice ait jamais été étendu aux prisonniers de Schlüsselbourg : celui du couronnement de Nicolas II.

Voici, entre beaucoup d'autres, un exemple des iniquités auxquelles conduit l'application de ce régime d'exception : le lieutenant-colonel Aschenbrenner fut arrêté, comme des centaines d'autres officiers, à la suite de la trahison de Diégaëff ; adhérent à la *Narodnaïa Volia*, il fut, de ce chef, condamné à mort et vit sa peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, qu'il accomplit à Schlüsselbourg. En même temps que lui, dans le même procès, le même jour, Iouvatcheff, officier de marine, fut condamné à la même peine. Or, Iouvatcheff qui accomplit la presque totalité de sa peine dans l'île de Sakhaline, fut mis en liberté et revint en Russie d'Europe de longues années avant Aschenbrenner qui, lui, n'est sorti de Schlüsselbourg qu'en 1904, après vingt ans de détention, et y serait encore sans le manifeste du couronnement de Nicolas II.

Ainsi, en marge de la loi, l'Administration a créé un régime pénal d'exception, auquel, parmi les forçats politiques, elle soumet qui bon lui semble.

Après avoir été condamné une première fois, par un tribunal qui n'est même pas un tribunal de droit commun, on est donc récondamné à une

peine plus rigoureuse par le bon plaisir des autorités administratives.

Pourquoi? Parce que la toute-puissante Administration russe a voulu, pour l'épouvante des ennemis de l'ordre établi, faire de Schlüsselbourg une geôle dont il serait dit que l'on ne sortait pas vivant. Aussi bien, ne se privait-elle pas de le répéter aux prisonniers.

La cellule et l'« œil de la porte ». — Voici donc le condamné dans sa cellule : On l'habille d'un vêtement gris à manches noires, avec, dans le dos, un carreau d'étoffe jaune ; on le coiffe d'une calotte grise ornée d'une croix noire.

Cette tenue de forçat, — « tenue de bouffon plutôt, » dit, dans les notes qu'elle a laissées sur Schlüsselbourg, une femme qui y fut enfermée treize ans, M^{me} Volkenstein, — cette tenue, il arrive même qu'on la fasse endosser aux « politiques », avant qu'ils ne soient jugés et condamnés, comme pour bien leur montrer qu'ils sont condamnés d'avance et que le jugement est une vaine formalité.

La cellule, dans la prison nouvelle de Schlüsselbourg, est petite : trois mètres environ sur deux mètres cinquante.

Une plaque de fer, solidement fixée au mur, sert de table ; une autre, plus petite, également fixée au mur, sert de tabouret.

Un lit de fer, monté sur des charnières, se relève le jour et se rabat le long du mur où on le cadenasse. De 6 heures du matin à 8 heures du soir, le prisonnier ne peut donc s'en servir. Si la fatigue ou l'état de sa santé l'oblige à s'étendre, il lui faut se coucher par terre, sur l'asphalte nue.

La fenêtre, munie pour l'aération d'un petit vasistas, est percée très haut au-dessus du plancher et vitrée de verres dépolis.

Toute la nuit, une lampe à pétrole éclaire la cellule. L'hiver, — et vous savez la durée de l'hiver russe, — la lampe brûle ainsi 18 heures sur 24. La vue du prisonnier en souffre beaucoup et l'air qu'il respire est vicié.

Dans cette cellule, le détenu est soumis à la surveillance directe et constante du geôlier.

Un judas est pratiqué dans la porte. Toutes les cinq minutes environ, le détenu entend le gardien, chaussé de bottes de feutre, qui, à pas de loup, — à pas de chat, dit-on en russe, — s'approche, ouvre le judas : le détenu sent sur lui cet œil qui le fixe ; il s'efforce de n'y point penser ; c'est impossible ; ce regard est une obsession. Le gardien le sait et la prolonge ; le détenu s'énerve, s'irrite, s'exaspère, jusqu'à se ruer à poings fermés sur la porte. Alors le gardien ferme le judas et s'éloigne. Il reviendra peu après recommencer le même jeu cruel.

Chez certains prisonniers, l'obsession de l'« œil de la porte » (*glazok*, en russe) provoque des paroxysmes de fureur : tel Martynoff, qui, au cours d'un de ces paroxysmes, cracha au visage du directeur, faute de pouvoir le frapper, et bien qu'il sût que cette voie de fait l'exposait à être fusillé.

Chez d'autres détenus, la crainte du *glazok* détermine à la longue une véritable phobie, allant parfois jusqu'au délire de la persécution. Tel est le cas de Ignatii Ivanoff. Le *glazok* était devenu pour lui un œil surnaturel, qui lui suçait le cerveau, dont il croyait avoir ainsi déjà perdu la moitié. Pour sauver l'autre moitié, il se réfugiait dans les coins de sa cellule situés à droite et à gauche de la porte : on mura ces coins, pour empêcher le malheureux d'y abriter son épouvante. Il fut pris alors d'accès de terreur folle : pendant un de ces accès, il mourut.

La fouille et le tutoiement. — La surveillance incessante des détenus comportait en outre, chaque semaine, la fouille de chaque prisonnier.

En présence du directeur, le détenu, homme ou femme, était entièrement dépouillé de ses vêtements ; puis ses vêtements et lui étaient minutieusement visités. Opération absolument superflue, mais vexatoire, humiliante, révoltante. C'est ce qu'on voulait : il fallait briser la volonté de ces hommes et de ces femmes, abattre leur dignité.

Seulement, on n'y parvenait pas : « Il est difficile, remarque avec une admirable tranquillité M^{me} Volkenstein, dont j'ai déjà cité le nom, d'abattre l'âme et l'esprit d'un homme vivant et cultivé. En prison, ajoute-t-elle, on ne trouve quelque satisfaction, qu'à lutter sans trêve pour défendre sa dignité d'être humain contre les efforts que l'on fait pour l'anéantir ».

Un autre procédé d'humiliation employé envers les détenus de Schlüsselbourg, était le tutoiement.

Le directeur de la prison, Sokoloff, — un ancien gardien du Ravelin d'Alexis, à qui sa féroce brutalité valait le surnom d'Hérode, — se chargeait d'expliquer aux détenus, à leur arrivée, le motif juridique de cette coutume : « Comme tu es privé de tous tes droits, leur disait-il, je dois te tutoyer ». En effet, la condamnation aux travaux forcés a pour conséquence, en Russie, la mort civile.

A ce tutoiement, les prisonniers, suivant leur tempérament, répondaient de deux manières. La plupart feignaient de n'y prêter aucune attention, pour marquer qu'ils étaient au-dessus de cette grossièreté. Ce procédé amenait à la longue le directeur et le commandant de la forteresse à renoncer eux-mêmes au tutoiement et à parler au détenu à la troisième personne. Ils lui disaient par exemple : « Le détenu, a-t-il une réclamation à faire ? »

L'autre tactique consistait à répondre au tutoiement par le tutoiement.

C'est ce parti que prit Lagovskoy, officier en retraite, qui, en 1885, avait été enfermé à Schlüsselbourg sans jugement, par mesure administrative, pour cinq ans, et qui, à l'expiration de ce délai, y fut maintenu, toujours sans jugement, pour cinq autres années. Comme il tutoyait le directeur, celui-ci lui fit mettre la camisole de force et ligot,

ter les jambes; on le bâillonna; puis les geôliers, le soulevant à un mètre de terre, le laissèrent retomber sur le sol à plusieurs reprises, jusqu'au moment où il eut la tête presque broyée.

Un autre détenu, Popoff, fut, pour le même motif, traité de la même manière; après qu'on l'eût laissé tomber à terre plusieurs fois, le directeur lui fit ôter son bâillon et lui dit : « Comment oses-tu me tutoyer, moi, un officier! — Officier, allons donc! répliqua Popoff : tu n'es qu'un bourreau! » Aussitôt le supplice recommença. Quand le directeur jugea qu'il avait assez duré, il dit ironiquement à Popoff : « Pourquoi te fâches-tu? On ordonne de tutoyer, je te tutoie. On m'ordonnerait de t'appeler « Votre Excellence », je t'appellerais « Votre Excellence! »

La nourriture. — La nourriture distribuée aux détenus de Schlüsselbourg était insuffisante et de qualité détestable.

Elle coûtait au Gouvernement 11 k. (fr. 0.30) par homme et par jour; c'eût été trop peu, même si les fonctionnaires de la prison avaient été honnêtes; or, comme tout fonctionnaire russe qui se respecte, ils volaient.

On donnait aux prisonniers le matin, du chtchi (soupe aux choux) et de la kacha (bouillie de grain) avec du pain noir, parfois farci de vers. Pour le repas du soir, on faisait réchauffer l'un des deux plats du matin. De temps à autre, nageaient dans la soupe quelques morceaux de basse viande; mais ce qu'on y trouvait toujours, c'étaient des cancrelas. Les prisonniers, sans mot dire, les laissaient sur le bord de leur assiette. Les geôliers, sans mot dire, les remportaient.

Un jour vint, cependant, où le directeur crut devoir expliquer aux détenus comme quoi il était inévitable qu'il y eût des cancrelas dans la soupe : « Quand, à la cuisine, leur dit-il, on ôte le couvercle de la marmite, la vapeur monte au plafond : alors les cancrelas, dont il est couvert, tombent dans la marmite! »

Starodvorsky n'eut jamais, avec le commandant de la forteresse, Pokrochinsky, qu'une explication au sujet de la nourriture; non que Starodvorsky eût formulé la moindre réclamation : les détenus, par principe, ne demandaient rien aux autorités, que le respect de leur dignité et des lois.

Mais le commandant, spontanément, lui dit : « Comment le détenu trouve-t-il la nourriture? »

— Je ne m'en suis jamais plaint, répondit Starodvorsky; mais si vous voulez savoir mon opinion, chez mon père, on nourrit ainsi les chiens. »

Le commandant, déconcerté par cette franchise, répliqua que, pour 11 kopeks, on ne pouvait mieux faire.

Le silence, l'inaction, l'isolement. — Mais, mille fois plus douloureux, plus intolérable que les mauvais traitements ou la mauvaise

nourriture, était le triple supplice du silence, de l'inaction, de l'isolement.

Dans toute la prison, régnait un silence sépulcral, obligatoire, absolu.

Le détenu devait s'abstenir de tout bruit : il lui était interdit de parler, fût-ce à voix très basse. Cette loi du silence était imposée aux gardiens eux-mêmes; jamais ils ne répondaient d'un mot ni d'un geste à aucune question posée par un prisonnier.

» Qu'as-tu à leur parler, dit un jour le directeur à un détenu? Ils sont tous muets. Il n'y a que moi qui parle ici! » Même dans les couloirs de la prison, où ils passaient comme des ombres, les geôliers n'échangeaient jamais un mot, mais seulement des signaux convenus ou un sifflement spécial.

S'il arrivait qu'un prisonnier fût conduit par un couloir où se trouvaient des soldats en corvée de nettoyage, ceux-ci avaient pour consigne de s'enfuir immédiatement, ou s'ils ne le pouvaient, de se tourner face au mur, afin que leur regard même ne pût parler au détenu!

Une inaction complète était imposée au prisonnier : dans les premiers temps même, aucune promenade ne lui était permise. Il passait 24 heures sur 24 dans sa cellule, sans un livre, sans une feuille de papier. Plus tard seulement, on autorisa la Bible ou les Vies des Saints. Puis, on permit une très brève promenade : un quart d'heure par jour, puis une demi-heure, plus tard encore une heure et demie.

Voici ce qu'était cette promenade : encadré de deux sous-officiers de gendarmerie, le prisonnier était conduit à un petit préau, en forme de secteur, clôturé de palissades hautes de trois mètres; on l'y enfermait à clef, seul, bien entendu.

Il y était surveillé, du haut d'une sorte de passerelle placée au sommet du secteur, par deux sous-officiers.

Dans ce préau, rien qui rappelât la vie : le moindre brin d'herbe en était soigneusement arraché. S'il arrivait que des pigeons vinssent se poser dans les préaux ou sur les palissades, les geôliers les en chassaient aussitôt. Un des prisonniers, déjà sur le chemin de la folie, voyant ainsi les geôliers chasser un pigeon, se jeta à genoux, leur criant, les larmes aux yeux : « Arrêtez! que faites-vous! c'est le Saint-Esprit! tout vous sera pardonné, hormis d'avoir péché contre le Saint-Esprit! »

Quand le prisonnier, son temps de promenade révolu, quittait le préau, un gardien venait avec un balai, effacer les traces de ses pas sur le sable : il ne fallait pas que le prisonnier suivant pût voir, même l'empreinte du pied d'un ami!

Le régime de l'inaction physique fut maintenu durant plusieurs années : il contribua à faire de tels ravages dans la prison, qu'à la demande du médecin, on mit dans chaque préau un tas de sable, que le détenu était autorisé à déplacer au moyen d'une pelle. On fit valoir ce changement comme une grande faveur.

Au silence, à l'inaction, s'ajoutait le supplice de l'isolement.

Isolement du monde extérieur d'abord : ce qu'est devenu le prisonnier de Schlüsselbourg, personne au dehors ne le sait, même ses plus proches parents. On ignore où il est, on ignore même s'il est vivant. C'est ainsi que le père de Konachévitch, camarade de Starodvorsky, après bien des années d'inutiles recherches, mourut sans savoir où était son fils, sans savoir s'il avait encore un fils. Parfois, au bout de longues années, à force d'insistance, de supplications, de corruption, il arrivait que des parents arrachassent à un fonctionnaire de la police cet avéu : « Un tel est vivant. » Rien de plus.

Réciproquement, le prisonnier ne sait absolument rien des événements du dehors, même de ceux qui touchent à ses plus intimes affections : Polivanoff, sorti de Schlüsselbourg en 1902, apprit la mort de son père treize ans après qu'elle était survenue.

L'Administration voulait aussi qu'il n'y eût de prisonnier à prisonnier aucuns rapports d'aucune sorte. Elle y parvint au début.

Tant que les détenus furent peu nombreux, elle fit en sorte qu'ils n'occupassent pas des cellules contiguës. Mais assez vite, la prison fut au complet. Alors, on changea fréquemment les détenus de cellules pour entraver les communications entre voisins. On ne put les supprimer entièrement.

Vous savez en effet que les détenus politiques russes emploient, pour entrer mutuellement en rapport, un système qui consiste à frapper le long du mur ou sur le plancher de leur cellule un nombre de coups convenu pour chaque lettre de l'alphabet. Ils appellent « stouk » cette sorte de télégraphie acoustique.

Il arrivait que les geôliers les entendissent : Alors, ils sévissaient avec une impitoyable rigueur. Six d'entre eux se jetaient brusquement sur le détenu coupable, lui passaient la camisole de force, le bâillonnaient, le ligottaient et le frappaient violemment, bien que le règlement le défendit. Puis ils l'emmenaient dans la vieille prison, qui servait de cachot.

Au bruit de cette lutte, d'autres détenus, comprenant ce qui se passait, et pour que leur camarade ne fût pas seul enfermé dans la vieille prison, faisaient le nécessaire pour qu'on les y enfermât à leur tour.

Alors, dans la vieille prison, le « stouk » recommençait. De guerre lasse, les geôliers, pour empêcher les prisonniers de s'entendre, frappaient de leur côté aux portes ou sur des objets en fer, de sorte que la prison, d'ordinaire absolument silencieuse, s'emplissait d'un vacarme assourdissant.

Rien ne pouvait contraindre les prisonniers à renoncer au « stouk ». Quand on sait, quand on sent, dit Starodvorsky, qu'il y a derrière un mur, à quelques centimètres de soi, un camarade qui souffre et qu'on aime, il n'y a pas de punition ni de menace qui tienne : il faut qu'on communique avec lui.

Les malades. — C'était surtout avec les malades que leurs camarades cherchaient à entrer en rapports, coûte que coûte, pour tâcher de les soutenir moralement.

Le sort des malades à Schlüsselbourg va vous faire mesurer à quels excès d'inhumanité pouvait descendre l'administration de cette prison.

D'abord, par qui était-on reconnu malade ? Par un médecin, sans doute ? Non : par le directeur, officier de gendarmerie ! C'est lui qui appréciait et d'une façon très simple : si le détenu pouvait se tenir sur ses jambes, c'est qu'il n'était pas malade.

Quand le directeur permettait la visite du médecin, il fallait qu'elle fût brève et qu'on ne parlât pas d'autre chose que de la maladie ; sinon, il prenait le médecin par le bras et le mettait à la porte de la cellule.

A Schlüsselbourg, pas d'infirmier. Quelque grave que fût son mal, le détenu restait dans sa cellule, heureux encore si l'on consentait à le laisser se coucher sur son lit pendant le jour.

Sa nourriture restait la même que celle des prisonniers bien portants, à cela près que, s'il était gravement atteint du scorbut, on lui donnait un peu de lait et de citron, qu'on supprimait au moindre symptôme d'amélioration.

Les médicaments indispensables lui étaient apportés par le geôlier aux heures des repas, jamais à un autre moment, et il lui fallait, que ce fût ou non conforme aux prescriptions du médecin, les prendre séance tenante ; sinon le geôlier les remportait.

Quant à des soins, quel que fût l'état du malade, jamais on ne lui en donnait aucuns ; fût-il en délire, mourant, à l'agonie, personne, même le geôlier, n'était à son chevet. Il souffrait seul, il mourait seul !

Il arrivait souvent que le malade gémit ou criât de douleur ou d'angoisse. Alors les geôliers l'emportaient dans une de ces cellules humides et sombres de la vieille prison, qui servaient de cachots.

Ses camarades, aux écoutes près de la porte de leur cellule, anxieux, entendaient ses cris s'éloigner. Indignés de cette barbarie, ils la reprochaient violemment aux geôliers, au directeur. A l'un d'eux, celui-ci fit un jour cette réponse : « Je te défends de t'occuper des autres, ça n'est pas ton affaire ; des autres, il n'y en a pas ici ! »

Le transport à la vieille prison était surtout cruel quand il s'agissait de mourants : c'était leur annoncer clairement leur fin prochaine.

Quoiqu'il fût atroce pour les prisonniers d'entendre, durant des journées entières, les plaintes des agonisants, ils finirent par obtenir de l'Administration qu'elle renonçât à transporter les mourants dans la vieille prison.

C'est qu'en restant dans la prison nouvelle, les malheureux, s'ils en avaient la force, pouvaient encore, à leurs derniers moments, frapper au mur « stoutchate », pour dire adieu à leurs camarades et avoir la suprême consolation d'entendre de ceux-ci une parole d'affection. Alors ils mouraient moins seul.

Longtemps, l'Administration poussa la cruauté jusqu'à priver les

mourants de cette faveur dernière; en 1888, Bogdanovitch, atteint de phtisie galopante, n'avait plus que quelques heures à vivre; la cellule voisine de la sienne était vide; Vera Figner demanda à y être transportée. Elle voulait tenter de faire comprendre au moribond que, derrière un mur, mais près de lui pourtant, il y avait une amie. On refusa. Bogdanovitch succomba peu après : il délirait; et l'on sut qu'il délirait sans parler, mais en frappant de ses doigts, le long du mur, des mots sans suite... et sans réponse!

Il fallut douze ans pour que l'Administration comprit enfin qu'elle dépassait les bornes de l'inhumanité permises même à une administration russe : c'est à partir de 1896 seulement, qu'on permit à un des camarades du prisonnier mourant d'être auprès de lui à sa dernière heure.

Le premier moribond qui bénéficia de cette tolérance fut Tourkovsky, mort le 5 septembre 1896.

Les suicidés. — Je parle des morts à Schlüsselbourg; je ne puis parler de tous : ils sont trop.

J'en citerai quelques-uns. De la vie à Schlüsselbourg vous commencez à en savoir assez pour comprendre que certains n'aient pas eu, indéfiniment, la force d'âme de la supporter, puisqu'aussi bien, pendant de longues années, ils furent presque tous convaincus qu'ils n'avaient désormais rien à attendre, rien à espérer, qu'ils mourraient où ils vivaient. Mieux valait mourir vite.

Le premier, en octobre 1884, Tikhanovitch, sous-lieutenant, se pendit dans sa cellule.

La même année, Minakoff, se décida à refuser toute nourriture pour obtenir des livres et des entrevues avec ses camarades. Vous savez que ce moyen désespéré, — le refus de nourriture, — la « grève de la faim », — est souvent employé dans les prisons russes pour forcer l'Administration à des concessions. C'est un moyen très douloureux et malheureusement peu efficace, dit Starodvorsky, qui en a fait l'expérience. Car un moment vient où le prisonnier est si faible, qu'on peut le nourrir de force, malgré lui. C'est ce qui advint avec Minakoff. Mais, rassemblant ce qui lui restait d'énergie, il souffleta le médecin et demanda à être condamné à mort pour ce fait. Il le fut; et refusa de signer un recours en grâce. On ne lui permit même pas d'écrire à ses parents avant de mourir. Le 6 septembre 1884, dans la grande cour de la prison, les prisonniers entendirent ce cri : « Adieu, frères! on me fusille. » Puis un feu de salve sous leurs fenêtres.

Quelques jours après, ils constatèrent qu'on enlevait les espagnolettes des croisées de leurs cellules : leur camarade Klimenko s'était pendu dans la sienne.

Au commencement de 1885, Mychkine, à son tour, jeta une assiette à la tête du directeur pour être fusillé : il le fut.

En 1887, Gratchevsky, dans le même dessein, souffleta le médecin.

Cette fois, l'Administration ne se soucia pas de procéder à une nouvelle exécution : elle craignait que ce ne fût trop, tout de même. Le commandant répondit à Gratchevsky qu'on ne mettait pas les fous en jugement. Comme Gratchevsky répliquait qu'il se suiciderait, on le plaça dans une cellule écartée où il fut étroitement surveillé. Trompant cette surveillance, il prit le pétrole de sa lampe, le versa sur son matelas et sur ses draps, s'attacha à son lit par un bras et par une jambe et se brûla vif.

Trois ans plus tard, une femme, cette fois, Sophia Günsbourg, que ses camarades de Schlüsselbourg ne virent jamais et qui était en cellule dans la vieille prison, obtint qu'on lui prêtât des ciseaux sous prétexte d'un travail de couture : elle se coupa la gorge.

Deux autres, parmi les prisonniers, Polivanoff et Pokhitonoff, tentèrent de se suicider, mais sans y réussir.

Les fous. — Je ne vous dirai pas tous ceux qui moururent de maladie durant cette même période 1884-1890.

Mais il faut que je vous parle de ceux qui devinrent fous.

Vous saurez que, pas plus en faveur des fous que pour les autres malades, il n'était dérogé au règlement en vigueur à Schlüsselbourg : le fou était maintenu dans sa cellule; s'il enfreignait la règle du silence, il était mis à la camisole de force, bâillonné, roué de coups.

L'un de ces malheureux, Arontchik, fut atteint de paralysie générale : durant ses dernières années de vie, il resta couché dans sa cellule, que d'ailleurs il n'avait jamais quittée. Bien qu'il fût incapable de se mouvoir, on ne lui donnait aucun des soins que l'humanité la plus élémentaire eût exigés : on le nourrissait seulement. Il mourut en 1888. Lorsqu'ils durent le soulever pour l'ensevelir, les géoliers eux-mêmes reculèrent d'horreur; et le nouveau directeur, Fédoroff, qui n'avait jamais servi dans les prisons, et qui gardait encore quelque chose d'humain, ne put s'empêcher de dire peu après à Starodvorsky : « Jamais je n'aurais cru qu'un homme pût être réduit à cet état. » Le corps d'Arontchik n'était qu'une plaie : et les vers l'avaient littéralement dévoré vivant!

Quelques chiffres. — Arrêtons-nous un instant dans l'énumération, très abrégée, de ces atrocités.

Et dressons le bilan du régime de Schlüsselbourg au commencement de 1891, c'est-à-dire six ans après que le premier convoi de détenus politiques y avait été amené du Ravelin d'Alexis.

Pendant ces six années, 48 prisonniers, tous dans la force de l'âge, étaient entrés à Schlüsselbourg.

Au bout de ces six années, cinq s'étaient suicidés ou fait fusiller, trois étaient encore dans la prison, mais fous, trois autres étaient morts fous, neuf étaient morts de maladie, surtout de phtisie.

Total : 20 sur 48, soit près de la moitié. Ces chiffres sont certains, indiscutables : je pourrais donner tous les noms, toutes les dates.

L'Administration fait des concessions. — L'Administration elle-même finit par trouver que c'était trop de morts : elle voulait bien qu'on mourût à Schlüsselbourg, pour le bon renom de la maison. Pourtant, il ne fallait pas exagérer, ni qu'on fût obligé de fermer la prison faute de prisonniers.

Alors, inquiète, l'Administration laissa entendre à certains détenus, — ceux qu'elle considérait comme les moins dangereux, les moins incorrigibles, — qu'à titre de faveur individuelle, de récompense, elle ferait peut-être quelques concessions, si on l'en priait.

Les détenus, qui, malgré les promesses et les menaces, ne se départirent jamais de la plus admirable solidarité, répondirent que ces concessions devraient être faites à tous ou à personne; qu'ils ne s'abaisseraient jamais à une prière, à une demande; que, ces concessions, ils attendraient qu'on fût forcé de les leur faire.

Les premières qui répondirent ainsi, furent M^{me} Volkenstein et Véra Figner : on leur avait offert, à elles seules, le privilège de se promener ensemble : elles eurent l'héroïsme de refuser.

Voici quelles furent les concessions faites : chacune, songez-y, avait été payée de la vie de l'un des détenus.

On permit quelques livres, des manuels scientifiques, certains ouvrages d'histoire, pourvu qu'il s'agît de l'histoire antérieure à la fin du XVIII^e siècle, des manuels de langues étrangères, mais, pendant longtemps encore, point d'œuvres littéraires, ni de revues, même anciennes, et jamais de journaux.

On mit à leur disposition quelques feuilles de papier : ils devaient les rendre toutes chaque soir, après s'en être servi pour écrire. On augmenta, jusqu'à 22 k. (fr. 0.60) par jour, la somme affectée à la nourriture de chacun. On augmenta aussi la durée de la promenade quotidienne. Plus tard, on permit au prisonnier de se livrer à des travaux manuels de menuiserie, de jardinage.

Mais la concession la plus précieuse que les prisonniers, à force de mourir, finirent par arracher à l'Administration, fut l'autorisation de faire, d'abord une, puis deux fois par semaine, une demi-heure de promenade avec un de leurs camarades, que d'ailleurs ils ne choisissaient pas.

M^{me} Volkenstein nous parle, dans ses notes sur Schlüsselbourg, de l'indicible émotion que causèrent aux détenus, après tant d'années de solitude, ces rencontres si rares et si brèves : « La vue seule d'un homme vivant et capable de nous comprendre, — écrit-elle, — provoquait en nous un enthousiasme et un attendrissement d'enfant ! »

A peine ai-je besoin d'ajouter que ces concessions auxquelles l'Administration s'était résignée pour retarder l'œuvre de la folie et de la mort, elle les retirait au moindre prétexte.

C'étaient de simples tolérances, qu'elle mettait du reste à profit pour mieux épier les détenus.

Toute conversation entre eux, soit à la promenade, soit lorsque, dans leur cellule, ils frappaient au mur, était écoutée et notée par les geôliers. Lorsque l'entretien, comme il arrivait le plus souvent, portait sur une question d'ordre général, philosophique ou scientifique, le geôlier, qui n'y comprenait rien, n'écrivait rien; mais si le mot « révolution » venait à être dit, il le notait aussitôt. Résultat : l'Administration supérieure ainsi renseignée, était convaincue que les prisonniers ne cherchaient à communiquer entre eux, que pour parler de révolution et de complot.

Ainsi s'expliquent, sans doute, les fureurs du général Chébéko, adjoint au ministre de l'Intérieur, d'ailleurs connu pour sa brutalité. Passant de cellule en cellule, au cours d'une inspection, il interpellait les prisonniers en ces termes : « Qu'est-ce que c'est que cette face insolente ? Et ça dort sur un matelas ! C'est bon à pendre et ça raisonne, ça proteste ! Colonel, le fouet, le fouet, vous entendez ! » Dans une autre cellule, à une femme : « On vous a mise au cachot récemment ? Conduite détestable ! Mais nous avons des verges pour vous ! »

A quelque temps de là, Chébéko revint, accompagnant le ministre de l'Intérieur, Ivan Dournovo.

Il n'avait plus, cette fois, l'injure à la bouche. Il affectait la douceur.

Il entra dans la cellule de M^{me} Volkenstein. (Je rappelle que les détenus étaient laissés sans nouvelles de leurs parents les plus proches.)

« Votre mère, dit Chébéko à M^{me} Volkenstein, est venue me voir; et je puis vous dire...

— Vous êtes bien le général Chébéko, interrompit M^{me} Volkenstein?

— Oui.

— D'un homme tel que vous, répondit la prisonnière, je ne veux rien apprendre, même des nouvelles de ma mère. »

C'est plus tard seulement que l'on se décida à communiquer aux prisonniers de Schlüsselbourg, une fois l'an, des extraits des lettres que leurs parents leur adressaient vainement depuis tant d'années. Ces extraits laconiques étaient généralement ainsi conçus : « Nous sommes vivants, bien portants, dans tel endroit. » C'est tout. A partir de 1896, les prisonniers à leur tour, deux fois l'an, furent autorisés à répondre avec le même laconisme; mais eux n'avaient pas le droit d'écrire où ils étaient.

Petites cruautés. — A ses grandes cruautés, l'Administration de Schlüsselbourg ne dédaignait pas d'en ajouter de moindres, certaine qu'elle était de voir les prisonniers en souffrir de toute leur sensibilité d'être malheureux et persécutés.

M^{me} Volkenstein raconte comment elle-même et Véra Figner, les deux seules femmes qui aient pu survivre au régime de Schlüsselbourg, s'ingéniaient pour procurer quelques douceurs à ceux de leurs cama-

rades qu'elles savaient malades. Quelles douceurs, vous demandez-vous? Voici. Les femmes étaient un peu moins rigoureusement traitées que les hommes : il n'y en avait eu que trois; l'une s'était déjà suicidée; on voulait faire en sorte de garder en vie les deux autres. Elles recevaient ainsi de minimes portions de sucre et de lait; alors, en tenant de leurs deux mains, durant trois ou quatre heures de suite, leur tasse de lait sucré au-dessus de la lampe qui éclairait leur cellule, elles parvenaient à obtenir une sorte de bonbon, de ces caramels mous qu'on nomme en russe « tianoutchki ». Quand elles descendaient ensuite au préau pour leur promenade, elles glissaient furtivement ces bonbons dans les fentes de la palissade, pensant que le camarade malade, prévenu par elles, saurait les y trouver lorsque son tour de promenade dans le même préau serait venu. C'était, semble-t-il, une attention aussi inoffensive qu'elle était touchante. Mais les geôliers veillaient : ils découvrirent bientôt l'innocente ruse. Et chaque fois qu'une prévenue quittait le préau, une perquisition minutieuse y était faite; on trouvait, on enlevait les pauvres « tanioutchki » si patiemment, si laborieusement préparés.

Puis on s'avisa que, par certaines fentes des palissades qui séparaient les préaux, les détenus en promenade parvenaient à s'apercevoir d'un préau à l'autre. Alors on boucha les fentes.

Les prisonniers finirent par se révolter de ces persécutions mesquines. Ils exigèrent qu'on débouchât les fentes. Ils parvinrent même à se fabriquer, chacun, dans les ateliers de travail manuel, des sortes d'escabeaux, qu'ils emportaient au préau et sur lesquels ils grimpaient : de cette façon, à travers les barreaux des grilles qui surmontaient les palissades séparant les préaux, ils pouvaient s'apercevoir mutuellement; à la longue, on toléra même qu'ils causassent. Ce fut ce qu'ils appelèrent leur « Club ».

Comment s'explique cette tolérance? C'est que la mort et la folie avaient continué leur besogne.

Depuis 1891, il y avait encore eu un suicide, deux morts de maladie, un nouveau cas de folie.

Encore des fous. — Il y avait ainsi à Schlüsselbourg trois détenus fous : Konachévitch, Chtchédrine et Pokhiltonoff; et on les y laissait!

Mieux encore : les prisonniers sains d'esprit n'ayant pas le droit (qu'ils eurent beaucoup plus tard) de choisir le compagnon de leurs promenades hebdomadaires à deux, on donnait à certains, comme compagnon de promenade, un des fous.

Cela est arrivé à Starodvorsky pendant près de trois ans.

« Leur présence, dit-il en parlant de ses malheureux camarades déments, était pour nous un *memento mori* de tous les instants; et leur sort évoquait sans cesse en notre esprit celui qui nous attendait nous-mêmes. »

Durant un an et demi, Starodvorsky eut ainsi pour compagnon Konachévitch.

Konachévitch, d'origine noble comme beaucoup de ses compagnons de détention, — lui descendait d'une famille d'hetmans de cosaques, — avait été mêlé, vous vous en souvenez, à l'affaire Soudéikine. Une sorte de pressentiment l'avait averti qu'il ne pourrait supporter la détention cellulaire : dès le procès « des vingt et un », il avait déclaré aux juges qu'il préférerait la peine de mort. Sa folie se manifesta d'abord sous la forme suivante : Il exigea de Starodvorsky que celui-ci l'appelât non plus Vassili Pétrovitch, c'est-à-dire Vassili, fils de Pierre (tel est l'usage en russe), mais Vassili Pétrovitch Elisavétovitch, c'est-à-dire Vassili, fils de Pierre et d'Élisabeth : « Je suis fils de mon père et de ma mère, dit-il à Starodvorsky; c'est donc une iniquité, que de m'appeler seulement du prénom de mon père. »

Puis il fut atteint de la monomanie des inventions. Un jour, Starodvorsky le vit qui, ayant suspendu le couvercle d'une théière à une ficelle, frappait assidûment ce couvercle avec un vieux clou : « Laisse-moi, lui dit Konachévitch, je viens de faire une grande découverte. » Au bout d'une heure et demie de cet exercice, Konachévitch se mit en devoir d'enterrer son couvercle : « J'ai, dit-il à Starodvorsky, inventé l'arrosage des plantes au moyen des ondes sonores. En frappant ce couvercle, j'y ai condensé le son. Je l'enterre : les ondes sonores vont ainsi se répandre dans le sol et arroser les racines de toutes les plantes de la forteresse. »

Chtchédrine, lui, était atteint d'une monomanie des grandeurs intermittente : il se croyait souverain du globe terrestre et rendait des décrets; puis il se croyait chien et, marchant à quatre pattes, emplissait la prison de ses hurlements; ou bien il avait des intervalles de lucidité et tentait de se suicider.

Pokhinotoff, ancien officier, fut atteint d'une sorte de monomanie érotique et de paralysie progressive.

C'est en 1896 seulement que, sur l'ordre du ministre de l'Intérieur Gorémykine, furent emmenés dans un asile d'aliénés les 3 derniers prisonniers devenus fous : Konachévitch était fou depuis 7 ans, Chtchédrine depuis 10 ans!

En vérité, l'on se demande comment tous ne le sont pas devenus.

De quoi donc, de quelles pensées, de quelles espérances de l'impossible, ces hommes et ces femmes qui ont échappé à la tentative du suicide et à la démence, ont-ils, surtout durant les premières années, nourri leur esprit, entretenu leur désir de vivre?

La marche à la folie. — Voici, d'après Starodvorsky, ce qui se passe dans le cerveau de l'enfermé pendant les premières années de sa détention cellulaire.

Retranché du monde extérieur, privé de toute lecture, de toute

conversation, de tout spectacle qui alimente ses réflexions, il en est réduit à vivre de son monde intérieur.

Si ce monde est riche de notions acquises, d'idées, de souvenirs, tant mieux pour lui : il en pourra vivre plus longtemps. Mais malheur à l'homme sans culture qui aura vite fait d'épuiser son propre fonds ! La détention cellulaire sera fatale à sa raison.

Car voici quel travail se fait dans l'esprit du détenu livré à lui-même.

Une à une, il repense ses idées, s'attardant le plus qu'il peut à chacune d'elles, la suivant jusqu'à ses dernières conséquences, il en parcourt ainsi le cycle entier.

Puis il se lasse, il s'arrête quelques jours dans ce travail, il se repose.

Puis, il recommence la même série de réflexions. Mais, à la longue, la mémoire, l'imagination s'affaiblissent : déjà beaucoup d'idées, de souvenirs manquent à l'appel ; le cercle où se meut la pensée se rétrécit.

Une troisième fois, la pensée recommence encore son voyage, toujours plus court.

A la fin, il ne reste plus que trois ou quatre idées, autour desquelles elle gravite sans cesse.

C'est l'heure critique : si, à ce moment, les conditions de la vie du détenu ne sont pas améliorées, une des idées l'emporte, devient prédominante, attire à elle toute l'activité cérébrale : il devient fou.

Cette marche à la folie, que tous commencent, si tous ne l'achèvent pas, est marquée d'incidents très variables : celui-ci, au bout de quelque temps, tombe dans une sorte de léthargie : c'est le cas de l'ouvrier Soïousoff qui, interné au bastion Troubetskoï, dormit durant deux mois, se réveillant pour manger seulement ; tel autre, au contraire, comme Polivanoff, perd entièrement le sommeil : nuit et jour ses camarades l'entendent arpenter sa cellule.

Si le détenu a le bonheur de pouvoir dormir, un cauchemar toujours l'obsède : celui de l'évasion ! Il rêve des évasions les plus invraisemblables, qui toujours échouent : « Jamais, dit M^{me} Volkenstein, ces rêves ne cessèrent de hanter les prisonniers, même après dix ans de captivité. »

Encore des chiffres. — Et maintenant, voici deux chiffres.

Je vous ai dit que, de 1884 à 1905, 66 prisonniers avaient franchi la poterne de la forteresse de Schlüsselbourg.

A l'heure où, bénéficiant d'une des réductions de peine que comportait le manifeste du couronnement de Nicolas II, Starodvorsky repassa cette poterne, 34 d'entre eux étaient devenus fous ou étaient morts par la maladie, la folie, le suicide, la pendaison ou la fusillade !

Schlüsselbourg avait bien rempli sa mission !

Ne vous hâtez pas d'en conclure que tous les autres soient vivants et libres.

Cinq n'ont quitté Schlüsselbourg que pour la prison de Moscou, treize que pour être déportés en Sibérie.

Véra Figner, qui sortit de Schlüsselbourg en 1903, après 20 ans de détention, a été déportée dans le gouvernement d'Arkhangelsk.

Quant à M^{me} Volkenstein, en 1896, sortant de Schlüsselbourg, après 13 ans de détention, elle fut déportée dans l'île de Sakhaline. Cette femme, dont la noblesse et la force d'âme commandent l'admiration, serait libre aujourd'hui, si, passant au bras de son mari dans une rue de Vladivostock, en janvier 1906, elle n'avait été tuée d'une balle, un jour qu'il plaisait au gouverneur de cette ville de faire mitrailler le peuple.

Ceux qui ne savaient plus vivre. — Ce n'est pas tout encore ; et le plus atroce peut-être me reste à dire.

Ce prisonnier qui, soudain, revient au monde, ce prisonnier, méconnaissable sans doute, et que même sa mère ne reconnaîtra pas, mais ce prisonnier libre enfin, qui fait, qui vit ce rêve éblouissant de la liberté, vous vous dites n'est-ce pas : c'est un homme ivre de joie, c'est un homme sauvé !

Grisé, fou de joie, oui. Sauvé, non pas !

On le rend à la vie ? Et, si la vie ne veut pas de lui ! S'il n'est plus capable de vivre !

« Je n'ai que 24 ans ! » disait joyeusement Polivanoff à ses amis, quand, en 1903, à 44 ans, après vingt années à Schlüsselbourg, il venait de s'évader de la Sibérie où on l'avait déporté.

Il croyait avoir 24 ans. Et l'ivresse d'être libre, l'impatience d'agir lui donnaient cette illusion !

Quelques mois s'écoulèrent. Alors il reconnut en lui-même ce que, par une étrange divination, dans une nouvelle écrite en prison, il avait dit du prisonnier, héros de cette nouvelle :

« Il n'avait plus la soif de vivre ; et vraiment il eût été bien difficile de vivre après tout ce qu'il avait subi, après que s'étaient rompus, l'un puis l'autre, tous les fils de son existence ; maintenant, rien ne l'y attachait plus. Même si on le rendait jamais à la liberté, ce n'était pas sûr qu'il pût vivre, qu'il vécût... »

Le 17 août 1903, Polivanoff se suicidait en France, à Lorient.

Avant lui, Martynoff, sorti de Schlüsselbourg le 23 novembre 1896, s'était suicidé.

Avant Martynoff, Yanovitch, sorti de Schlüsselbourg à la même date, s'était suicidé.

Ainsi Schlüsselbourg ne tuait pas seulement ; Schlüsselbourg rendait au monde des hommes qui, à force d'être ensevelis vivants, avaient désappris de vivre !

CONCLUSION.

Vous savez un peu maintenant, ce que fut Schlüsselbourg.

Un peu seulement : Mes paroles, je le sens, ont été impuissantes à dire de telles souffrances. On ne peut, en deux heures, faire tenir plus de vingt années de supplices!

Ces années, ceux qui les ont vécues, et qui, par miracle, vivent encore, ne se plaignent pas, ne demandent rien.

Eux du moins ne sont pas sans espoir, comme ce prisonnier dont parlait Polivanoff, et qui, se sentant mourir, dans le Ravelin d'Alexis, voulait qu'on mit sur son cercueil son habit de forçat, avec cette inscription : « A son fils fidèle, la Patrie reconnaissante...! »

Eux, les rares vivants, ont l'ineffable joie de voir aujourd'hui blanchir sur la terre russe comme une aube incertaine de liberté. Pour un instant de cette joie, leurs camarades morts eussent voulu cent fois mourir.

Mais Schlüsselbourg est encore là. La Bastille russe est toujours debout. Vide aujourd'hui, elle était pleine hier, elle peut être remplie demain!

Nous demandons aux bourgeois de France, — de cette France... où jadis on prenait les bastilles, — d'ouvrir enfin les yeux, de se souvenir, de se ressaisir, et de ne point permettre que, forte de leur seul appui financier, l'autocratie russe, écrasant la liberté naissante, puisse jamais refermer les portes de Schlüsselbourg sur de nouveaux martyrs!

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

Carte de l'Empire russe et des Territoires annexés, dressée par ELISÉE RECLUS. —

Prix : fr. 0.20.

Les Révolutions russes, par FRANCIS DE PRESSENSÉ.

L'Empire russe jusqu'à Nicolas II, par CHARLES SEIGNOBOS, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Le Paysan russe, par ANDRÉ MATER.

Le Juif russe, par A. M.

Le Déficit russe, par A. M.

Une Bastille russe, par E. PETIT.

Plan de Conférence sur les Affaires de Russie.

Journal de la Révolution russe (mensuel).

SOUS PRESSE :

Les Revendications du Peuple russe et des Peuples annexés.

Bibliographie russe.
